

Catherine Andrieu

Constellation des veilleurs de la RALM

Poème en prose en 7 chants

N° 16

Masse critique

Catherine Andrieu

Constellation des veilleurs de la RALM

© 2025 Catherine Andrieu

publié dans les pages de la RALM

Revue d'Art et de Littérature, Musique

www.ral-m.com

RAL, M

Revue d'art et de littérature, musique

Les Veilleurs	5
Poème en prose en sept chants.....	7
CHANT I – Le revers du monde.....	8
Le Basculement des Langues.....	8
Petit portrait de Patrick Cintas.....	8
CHANT II - le veilleur des transparences.....	12
L'écart comme lieu.....	12
Petit portrait de Jean-Paul Gavard-Perret.....	12
CHANT III – Le seuil des formes.....	15
Le veilleur des formes.....	15
Petit portrait de Patrick Lalande.....	15
CHANT IV – Le veilleur des marges.....	18
Celui qui allumait les nuits.....	18
Petit portrait en clair-obscur de Robert Vitton.....	18
CHANT V – La chandelle dans la nuit.....	22
Le feu demeure.....	22
Petit portrait en clair-obscur de Jean-Michel Guyot.....	22
CHANT VI – Le couteau de rire.....	25

Jacques Cauda, l'œil au couteau.....	25
CHANT VII – L'encrier en embuscade.....	28
Gilbert Bourson, ou le tremblement à nu.....	28
Épilogue – De la veille à la voix.....	31

Les Veilleurs

Il y a des feux que l'on ne nomme pas, des présences croisées à la faveur d'un mot, d'un geste, d'une lecture, et qui laissent derrière elles une trace discrète, mais tenace. Dans cette constellation, ils sont là — les Veilleurs. Ils veillent sans bruit sur les marges du langage, sur les œuvres que l'on lit lentement, sur ces éclats de vie que le tumulte oublie.

Certains m'ont accueillie, avec la générosité simple de ceux qui ne ferment jamais vraiment leur porte. D'autres sont restés dans le lointain de leur veille, plus silencieux, inaccessibles peut-être, ou simplement absorbés dans leur propre chemin. Et je ne sais plus très bien si je n'ai pas su m'approcher ou si c'est la rencontre, parfois, qui ne se donne pas.

Les portraits qui suivent ne prétendent à rien d'autre qu'à rendre compte de cette approche : fragile, incomplète, sincère. Ils sont des esquisses psychologiques, nées de quelques paroles échangées, de lectures attentives, et de cette résonance singulière que leurs œuvres ont laissée en moi.

Je regrette, profondément et simplement, que la rencontre n'ait pas eu lieu avec ceux que je n'ai pas connus. C'est un regret sans amertume, mais bien réel. Je le dépose ici comme on pose une pierre blanche sur un bord de route : un signe discret pour dire que l'on est passée là, et que l'on y repassera peut-être.

À celles et ceux qui veillent dans l'ombre, que je n'ai pas su ou pu rejoindre, j'adresse ces mots comme une pensée tournée vers eux.

Que ces pages soient une lumière douce, non pour dissiper la nuit — elle est nécessaire — mais pour l'habiter, un instant, d'une présence attentive.

Et que cela suffise, pour l'instant, à nommer ce qui ne s'est pas encore donné.

Poème en prose en sept chants

Petits portraits fantasmatiques de Patrick Cintas, Jean-Paul Gavard-Perret, Patrick Lalande, Robert Vitton, Jean-Michel Guyot, Jacques Cauda et Gilbert Bourson

CHANT I – Le revers du monde

Le Basculement des Langues

Petit portrait de Patrick Cintas

Il habitait le revers du monde, là où les mots font silence avant de s'écrire. Il ne fallait pas le chercher dans la clarté des vitrines ni dans les lignes brillantes des éditeurs repus. Il était un atelier obscur, une caverne peuplée de langues mortes, de carnets d'enfance ouverts sur l'abîme. Son œuvre s'étendait en cercles concentriques, comme une tache d'encre sur un cahier mouillé par la sueur d'un élève qui tremble. L'école avait dû l'arracher à quelque chose. Il en portait les stigmates et la résistance. Patrick Cintas n'écrivait pas, il perçait des galeries sous les fondations du sens.

Il avait l'air d'un homme à lunettes, mais derrière les verres, il n'y avait pas deux yeux. Il y avait une armée. Des personnages en fuite, des idées sans patrie, des vocabulaires entiers qui faisaient grève dans sa tête. Le jour, il écoutait les musiques qu'il n'avait pas composées ; la nuit, il créait des symphonies de textes déchirés, comme s'il fallait remonter le temps à coup

de marteau typographique. Chaque paragraphe était un geste de sabotage. Il travaillait le réel au burin, sur la face intérieure des apparences.

Cintas n'écrivait pas pour les lecteurs. Il écrivait pour ce qui résiste à la lecture. Pour ce qui fait peur. Pour ce qui tremble encore sous la peau des phrases. On le disait opaque, illisible, labyrinthique — mais il ne faisait qu'ouvrir la langue à ses gouffres. Il avait vu ce que la littérature ne veut pas voir : l'accumulation des voix oubliées, des corps rompus, des pensées interdites de passage. Il leur donnait une chambre, un lit, une scène, parfois une cuisine, et les laissait parler jusqu'à ce que la syntaxe tombe malade. Il ne guérissait rien. Il accueillait.

Il portait sur lui l'odeur des livres impubliables, ceux qui brûlent sans feu. Il avait monté sa propre machine d'impression, non pour contourner les maisons, mais pour bâtir la sienne. Il en avait fait un abri pour les voix refusées, un refuge de la déraison éclairée. La Start-up Patrick Cintas n'était pas une maison d'édition, c'était un poste d'observation sur les ruines de l'Occident. On y croisait des enfants-fantômes, des pères impossibles, des figures d'exil, des médecins du langage et des criminels de l'âme. Le monde s'y vidait dans la forme d'un livre, comme une seringue dans le bras d'un rêveur.

Ce qui frappait le plus chez lui, c'était cette langue de l'intime passée au crible de la folie. Il écrivait la sœur comme on parle à un cadavre vivant. Il écrivait le père comme une figure mutilée de l'autorité. Il écrivait l'enfance comme un théâtre des horreurs. Et pourtant, tout cela vibrait d'une tendresse acérée, d'un amour sans compromission, d'une compassion qui ne s'agenouille jamais. Il faisait du sacré avec du décomposé. Il reconstituait le divin dans l'ordure.

C'est cela, je crois, qu'il faut dire de lui : il était un homme de foi sans religion, un écrivain de la chair sans séduction, un poète de la pensée sauvage. Il ne cherchait pas à être aimé. Il ne cherchait pas à être lu. Il posait sur la table les restes de ses visions. Et ceux qui osaient les toucher devenaient ses lecteurs sans le savoir. Cintas ne faisait pas école. Il infectait. Il contaminait. Il révélait.

Il m'a appris à entendre ce que les mots ne disent pas. Il m'a montré l'envers des alphabets. Il m'a fait comprendre que toute écriture commence par un refus : celui de parler comme les autres.

Et je l'écris aujourd'hui parce que ses livres, même muets, continueront de parler à ceux qui chutent de leur langue natale. À ceux qui, comme lui, n'ont pas de lieu d'origine. À ceux qui savent que toute littérature véritable est une fiction de la perte.

CHANT II - le veilleur des transparences

L'écart comme lieu

Petit portrait de Jean-Paul Gavard-Perret

Il ne cherche pas à plaire, ni à convaincre. Jean-Paul Gavard-Perret déplace. Il décentre, il allège, il décanse. Depuis longtemps, il habite un entre-deux : celui du regard qui ne s'assujettit pas à l'évidence, celui de la parole qui s'écrit comme elle s'efface, sans jamais prétendre à la dernière lecture. Il est professeur, critique, poète – mais ces titres ne disent rien de l'essentiel. L'essentiel, chez lui, se tient dans l'écart. Il cultive la marge comme d'autres leur jardin : non pour y pousser des certitudes, mais pour en faire surgir les épines et les lueurs, les traces et les frissons.

Jean-Paul Gavard-Perret n'a jamais écrit pour dominer. Il lit les œuvres comme on recueille un souffle. Il écrit sur elles sans les réduire à un discours, mais pour leur offrir un autre espace – un battement de silence dans lequel elles peuvent, de nouveau, s'inventer. Il parle des images comme on parle des songes : avec une clarté dense, une justesse

dépouillée, une retenue traversée de ferveur. Le mot juste, chez lui, n'est jamais un couperet, mais un tremblement. Il regarde les artistes, les poètes, les photographes, non comme un analyste, mais comme un passeur de lumière – et de nuit.

Car il y a toujours un peu de nuit dans ce qu'il dit. Une nuit métaphysique, inquiète, précieuse. Il ne s'en détourne pas. Au contraire, il la pense, il l'accueille, il en fait la matière même de sa traversée critique. Ce qu'il écrit n'est jamais purement théorique ni simplement affectif. C'est un travail d'écoute, une architecture d'échos, un mouvement lent, presque imperceptible, par lequel la pensée s'incline devant ce qui la déborde. L'art, chez lui, est ce qui fissure le visible, ce qui rouvre le réel à sa blessure d'origine. Et la parole critique devient alors une réponse fragile à cette faille.

On sent chez Gavard-Perret une fidélité intense à ce qui se dérobe. Il ne simplifie pas. Il n'interprète pas pour clore. Il revient, patiemment, sur les plis. Il interroge. Il relie. Il suggère. Sa lecture est une écoute : elle suppose un effacement de soi, une présence discrète, une attention sans posture. En cela, il est rare. Il écrit beaucoup, sans bruit. Il publie à bas bruit, à contre-courant, dans une multiplicité de lieux qui dessinent une constellation fidèle aux marges –

aux voix discrètes, aux formes résistantes, aux artistes intègres.

Et pourtant, rien chez lui ne cède au retrait stérile. Sa critique est vive, actuelle, vibrante. Elle s'ouvre à la matière contemporaine – au corps, au sexe, à la violence, à la mémoire. Mais toujours, elle opère un pas de côté. Elle refuse le slogan, le spectaculaire, le consensuel. Elle creuse. Elle pense. Elle résiste. Et dans ce geste, elle devient elle-même une forme d'art. Il n'est pas un critique au sens médiatique. Il est un poète de la lecture, un penseur de l'image, un artisan des textes.

Il faut le lire lentement. Il faut entendre ce qu'il ne dit pas. Il faut suivre le fil ténu qu'il déroule, d'un mot à l'autre, d'un auteur à l'autre, d'un livre à l'autre – ce fil de l'invisible, du frémissant, du presque. On y découvre un art de la juste distance, un refus de la brutalité théorique, une élégance qui ne se donne jamais en spectacle.

Jean-Paul Gavard-Perret est un veilleur. Il veille sur ce qui, dans l'art et dans la langue, nous tient encore debout.

CHANT III – Le seuil des formes

Le veilleur des formes

Petit portrait de Patrick Lalande

Il n'avait pas vraiment d'atelier, Patrick. Il avait un seuil. Une limite mouvante entre le chaos et l'épure. C'est là qu'il posait ses outils — pinceaux, ciseaux, silences — comme on plante des balises dans le sable pour faire croire qu'on peut retenir la mer.

Il travaillait tôt. Ou tard. On ne sait jamais vraiment avec ceux qui ne demandent rien à l'horloge. L'heure, c'était le geste, le tremblement juste avant la forme. Il ne sculptait pas pour modeler. Il sculptait pour entendre. Ce que la pierre avait à dire. Ce que le bois savait du vent. Ce que le bronze contenait d'oubli et de nerfs. Il écoutait le monde, et répondait avec des mains.

Les toiles de Patrick Lalande sont des territoires à voix basse. Elles n'élèvent pas le ton. Elles ne séduisent pas. Elles sont là. Comme des présences. Parfois sombres, parfois lunaires, parfois traversées d'un éclat qu'on ne sait nommer. Et toujours cette

tension, ce souffle arrêté, ce presque. On dirait qu'il peint pour capter ce qui, d'ordinaire, échappe. Ce qui ne s'écrit pas. Ce qui survient entre deux battements de cœur.

Dans ses sculptures, l'homme se plie à la courbe. L'angle se désarme. Il y a là une tendresse minérale. Une pudeur offerte. Chaque figure, même nue, même brute, contient un secret qu'elle ne dira pas. C'est peut-être cela, la beauté : une présence qui ne s'explique pas, mais qui oblige à se taire.

À la RALM, Patrick lit. Il accueille. Il donne sa voix aux autres. Non pas pour faire entendre, mais pour faire exister. Il lit comme on veille. Avec une attention grave et douce. Il lit comme on sculpte. Dans le silence d'un monde trop bavard. Il choisit. Il sait. Il sent. Sa lecture n'est pas un commentaire. C'est un geste de fraternité. Une main posée sur l'épaule du poème.

Il ne parle pas beaucoup de lui. Il laisse parler la matière. L'amitié. Le geste juste. Il est de ceux qu'on reconnaît sans bruit. De ceux qui tiennent un lieu, une ligne, une lumière. Il ne cherche pas à plaire. Il cherche à être vrai.

Et parfois, au détour d'un mot, d'un rouge, d'un fil de fer tordu, on sent qu'il a vu plus loin. Quelque chose

que nous ne savons pas encore regarder. Quelque chose de ce qu'il faut perdre pour créer. Ce qu'il faut aimer pour ne pas fuir. Ce qu'il faut taire pour laisser vivre.

Il est là, Patrick. Dans ses formes. Dans ses silences. Dans la lumière qu'il choisit de ne pas éteindre.

CHANT IV – Le veilleur des marges

Celui qui allumait les nuits

Petit portrait en clair-obscur de Robert Vitton

Il écrivait comme on saigne — pas pour mourir, mais pour que quelque chose vive ailleurs, plus loin, peut-être en dehors du corps. Une voix sans bavure, une lame de nuit qui fendait les phrases jusqu'à ce que la vérité saigne doucement. Je l'ai vu parfois marcher dans les marges d'un poème, à la frontière exacte entre ce qui tremble et ce qui tient debout. Il avançait sans bruit, les poches pleines de silence, l'œil cerclé d'un feu calme.

Son nom : Robert Vitton.

Un nom comme une page encore tiède, un murmure qui a survécu au cri.

On disait de lui qu'il regardait longtemps les choses avant d'écrire. Ce n'est pas vrai. Il les écoutait. Il écoutait les murs, les femmes qui passent, les enfants muets, les chiens sans collier, les fenêtres sans rideau. Il attendait que les choses aient fini de se défendre pour écrire leur beauté. Alors seulement, il prenait la

plume, et les choses s'inclinaient devant lui. Par respect. Par reconnaissance.

Je ne sais pas s'il est né du côté du feu ou de la mer, mais il portait les deux dans les yeux. Il regardait comme on se noie lentement — avec élégance et sans résistance. Il savait que chaque phrase est un radeau. Il savait qu'il y a des noyés dans chaque page.

Son œuvre n'est pas un livre : c'est un halo. Un bruissement rouge, une persistance rétinienne. Ceux qui l'ont lu ne le savent pas tout de suite, mais ils se souviennent longtemps d'une couleur dans la gorge. Quelque chose de chaud. D'essentiel. Une nuit qui continue de marcher en nous.

Il y avait toujours une cigarette qui se consumait dans l'ombre de ses mots. Même quand il n'en tenait pas une. C'était sa manière d'allumer les phrases. Il n'enchaînait pas les métaphores : il les recueillait, une à une, comme des oiseaux blessés. Il écrivait « avec », jamais « contre ». Même quand il était en guerre contre les évidences.

On aurait pu croire qu'il écrivait pour conjurer la mort. Mais non. Il écrivait pour lui dire : je te vois. Je suis là. Je te regarde passer, et je t'écris plus loin que toi.

Il n'a jamais hurlé. Il préférait les détonations internes, les éclats qui ne blessent que de l'intérieur. Il disait parfois que le monde est un orgue muet, et que les poètes sont ceux qui savent encore faire vibrer les tuyaux rouillés. Pas pour donner un air. Pour rappeler qu'il y a eu du vent.

Un soir, je l'ai retrouvé dans une librairie sans enseigne. Il ne m'a pas reconnue. Moi non plus. Mais je savais que c'était lui. Il avait ce regard qui traverse le papier. Il feuilletait un vieux recueil, le genre de livre qu'on n'écrit plus. Il ne lisait pas. Il était dedans. J'ai cru entendre sa voix entre les lignes.

Il s'est tourné vers moi. Il a dit :

— On n'écrit pas pour être compris. On écrit pour être traversé.

Puis il a disparu dans le fond de la boutique.

Je ne l'ai plus revu.

Depuis, quand j'écis, je le sens près de moi.

Pas comme une ombre.

Comme un veilleur.

Robert Vitton est de ceux qui écrivent pour allumer les nuits.

Il laisse derrière lui des lucioles.

Et des lecteurs qui, sans savoir pourquoi, se sentent un peu moins seuls dans le noir.

CHANT V – La chandelle dans la nuit

Le feu demeure

Petit portrait en clair-obscur de Jean-Michel Guyot

Il marchait à peine, presque immobile dans son pas. Chaque geste semblait retenu par une pensée ancienne, comme si l'on pouvait encore entendre, dans son coude qui se pliait pour soulever la tasse, le grincement d'un monde trop dur à redresser. Pourtant, ce qu'il portait, ce n'était pas la lassitude. C'était le feu. Non pas celui qui ravage, mais celui qui veille. Celui qu'on entretient dans les cœurs comme dans les brasiers rituels : sans emphase, sans bruit, avec une lenteur grave.

Jean-Michel Guyot ne parlait pas, il psalmodiait. Sa parole était une suite de lentes étincelles, échappées d'un foyer qu'on aurait cru éteint mais qui couvait, ardent, sous la cendre du quotidien. Il écrivait ainsi, lui aussi : comme on entretient un feu. Quelques mots, un silence. Une brûlure. Un scintillement d'argile dans la lumière du soir.

Il avait ce regard à la fois doux et sans concession de ceux qui ont trop aimé pour tolérer l'oubli. Trop espéré pour céder au spectacle. Il ne voulait pas séduire — il voulait transmettre. Ce qui ne se dit pas. Ce qui se pense dans le dos de la pensée. Ce feu en toi, par la pensée attisé. Une formule ? Non. Une braise, toujours, sous la langue.

À la terrasse du monde, il tendait parfois l'oreille aux grands discours. Il hoquetait un sourire, comme un homme poli face à l'absurde. Mais il n'entrait pas dans la danse. Il écrivait ailleurs. Sur les courbes naissantes, sur les cendres et les veines. Il traçait, dans les marges, des cartographies invisibles. Il indiquait, à la pointe de son poème, les sources de ce qui brûle et purifie : la beauté, l'amour, la résistance.

Dans ses livres, on avance comme dans un paysage dérobé au vacarme. On y apprend à perdre le sens pour mieux sentir. À se taire pour mieux entendre. À brûler sans être vu. On y sent la présence d'un homme retiré, non pas fuyant, mais profondément situé là où ça tremble. Là où l'humanité se défait pour renaître plus nue, plus incandescente.

Parfois, il dessinait des pierres, des arbres, des corps. Ce n'était pas pour représenter, mais pour dire la vibration, la faille, la naissance continue. Il savait que le vivant n'est jamais là où l'on regarde, mais dans ce

qui échappe — dans ce qui résiste au cadre. Dans l'invisible chaleur des choses.

Un jour, je l'ai vu allumer une chandelle, au milieu d'un texte. Elle n'a pas vacillé. C'est cela, je crois, Jean-Michel Guyot : une chandelle allumée dans le ventre de la nuit. Une écriture pour tenir debout quand le monde s'effondre. Une manière de dire : « je suis là », non pas en criant, mais en éclairant.

Et maintenant qu'il s'éloigne, ou peut-être qu'il s'avance, je sens dans ma propre main l'empreinte de sa flamme. Elle ne brûle pas. Elle réchauffe. Elle éclaire. Elle me rappelle que le feu ne meurt jamais : il change de porteur.

CHANT VI – Le couteau de rire

Jacques Cauda, l'œil au couteau

Il y avait ce couteau. Pas un couteau pour trancher le pain ni pour éventrer les silences, mais un couteau d'œil, un couteau d'âme, un couteau qui peint sans politesse. C'était ainsi que je l'avais vu pour la première fois : penché sur une toile sale comme une cave, et pourtant pleine de feu. Il n'avait pas besoin de lumière, Jacques, il l'inventait. Une lumière qui pue le sang, l'encre, la chair sèche. Une lumière de caveau qui rit.

Jacques Cauda, c'est un nom qui tremble au fond de la bouche. Ça s'attrape par la queue – comme les rats du langage. Il parle dans ses peintures, et quand il écrit, il peint. Il mélange tout : les tripes, le vin, le sexe, les saints, les putes, les morts – et le sourire de sa mère dans un couloir. Il appelle ça de l'art brut, ou du tachisme expressionniste, ou bien il ne dit rien, il rigole. C'est mieux. Il rigole comme un homme qui a trop vu, et qui continue pourtant, avec cette obstination de ceux qui ont compris que l'abîme est fertile.

J'ai vu un jour une de ses femmes à tétons d'encre. Elle me regardait sans yeux. Elle était plus vivante que moi. Ça m'a glacée. Jacques l'avait sortie d'un coin de nappe ou d'un rêve humide, je ne sais plus. Elle était là. Elle sentait la nuit. Il m'a dit : « Celle-là, je l'ai peinte avec mes dents. » J'ai cru qu'il plaisantait. Mais non. Il parle en morsures.

Jacques écrit comme il peint : à l'arraché, à la gifle. Ses phrases grincent comme des portes. Il invente des saints, il leur coupe la tête, il les baptise à la bile. Ses mots saignent, ses mots baisent, ses mots prient. Il fait des livres comme on fait des sacs de chair – dedans, il y a tout : l'amour, la honte, le foutre, la rédemption, les Beatles, un petit Jésus défiguré qui fume en cachette derrière l'autel.

Il dit que Dieu est une blague qui tache. Il peint avec ça.

Parfois, il dessine les tondues. Pas pour faire joli. Pour que la honte colle aux doigts. Pour que les justes pleurent. Il les dessine comme on rend justice à coups de poing. Avec tendresse. Avec la rage des enfants qui n'ont pas oublié.

Jacques, c'est un veilleur d'égout. Un veilleur du bas, du dessous. Il n'a pas peur d'y descendre – il y trouve ses icônes, ses catins sacrées, ses fœtus d'idées. Il les

remonte à la surface, tout poisseux de vérité. Il les montre, il les tend, il les jette. Il fait peur aux bien-pensants. C'est bon signe.

Je me souviens d'un jour où il m'a dit : « Je peins pour ne pas hurler. » Alors j'ai compris que tout ce qu'il montre, ce n'est pas pour faire joli. C'est pour survivre. Pour qu'on sente, dans chaque tache, dans chaque mot mal léché, que le monde est encore là, sale et magnifique, violent et debout.

Jacques est un homme de boue. Un homme de feu. Il vit entre la clope et le pinceau, entre le sein et le sacré, entre la cave et le ciel. Il dit merde à l'ordre. Il dit amour aux damnés.

Et moi, parfois, je l'entends rire dans un tableau. Ce rire-là, c'est une victoire. Une victoire de ceux qui saignent droit.

CHANT VII – L'encrier en embuscade

Gilbert Bourson, ou le tremblement à nu

Il écrivait comme on marche à reculons dans une maison sans murs. Chaque mot semblait poser le pied dans le vide, à l'écoute de ce qui, sous lui, pourrait se tendre ou se rompre. Ce n'était pas un langage, c'était une tension. Une ligne de crête entre l'absence et l'apparition. Une syntaxe qui saigne à la commissure. Un poème de veille.

Il y avait ce titre : *l'encrier périscope me guette au tournant*. Et déjà, tout était dit. Le guet. Le gué. L'œil derrière l'ombre. L'écriture comme acte d'observation craintive, comme tactique de survie. Ce n'est pas le monde qu'il nommait, mais ce qui tremble avant de s'effondrer, ce qui passe, fugitif, dans l'angle mort. Il ne donnait rien. Il laissait voir. Par bribes. Par embuscade. Par secousses minérales.

Je sens : quelque chose me tient. Pas le sens. Pas même la beauté. Mais une densité. Une nervure dans le souffle. Un clou dans la page.

Le poème ne dit rien. Il tient. Il tient sans moi. Il m'ignore, et cela me bouleverse.

Bourson ne charme pas. Il n'invite pas. Il déplace. Il fracture doucement. Il écrit des blocs comme d'autres jettent des pierres dans un puits. On ne sait pas ce qui remontera — un cri, une image, un vertige. Il ne creuse pas les mots : il les incline. Il ne raconte pas : il veille. Et cette veille est nue, radicale, essentielle.

Il y a chez lui une absence de décor, une pauvreté volontaire. Rien de trop. Rien de flatteur. Et pourtant, cette pauvreté est pleine. C'est un champ de mines douces. Chaque mot peut sauter, mais dans l'explosion : le réel. Brut. À vif.

Il ne construit pas des poèmes. Il assemble des risques. Il dispose des pierres qui vacillent. Il laisse le blanc parler plus que l'encre. Il laisse le souffle dériver dans les angles. On lit, et quelque chose, en soi, se désaxe lentement.

Ce n'est pas une lecture. C'est une désorientation. Une sorte d'éveil par entaille. On sort du poème comme d'un rêve qu'on n'a pas compris mais qui nous poursuit. Il écrit pour que ça reste. Pas dans la mémoire. Dans le corps. Dans l'intervalle.

Je ne sais pas si ses textes veulent être lus. Peut-être guettent-ils, eux aussi, derrière leurs propres lignes. Peut-être ne cherchent-ils pas des lecteurs, mais des échos. Des corps poreux. Des souffles assez disjoints pour accueillir le leur.

Il m'a appris à lire autrement : non pas en allant vers le texte, mais en l'attendant. En me tenant à la lisière, en silence, jusqu'à ce qu'un mot veuille bien me frôler. Parfois, rien. Parfois, un éclat. Un fragment. Une vérité nue.

C'est cela, Gilbert Bourson. Un poète d'en deçà. De l'avant-langue. De l'écrit qui n'a pas encore chuté. Et pourtant déjà là, dans ce tremblement à nu qu'aucun cri n'ose dire.

Épilogue – De la veille à la voix

Avant eux, je lisais à distance, dans le retrait prudent de celle qui traverse les livres sans y laisser d’empreinte. Et puis, il y eut cette lumière tamisée qui filtre des marges, ce frémissement discret des pages où quelqu’un, quelque part, veille encore.

Ce sont eux qui m’ont appris à lire vraiment — c’est-à-dire à m’exposer. Lire comme on s’avance sans armure, lire pour recevoir sans détour la beauté crue, l’éclat brut, le tremblement qui résiste à l’analyse. À leur contact, j’ai compris qu’être lectrice, c’est consentir à l’altération, c’est accueillir ce qui dérange et ouvre.

Et de cette écoute offerte est née une voix. Une voix d’abord timide, puis plus assurée, forgée dans la gratitude de ces présences qui, sans le savoir, m’ont initiée à l’art de la traversée. Ils m’ont fait veilleuse à mon tour, et dans le sillage de leur exigence douce, j’ai trouvé le lieu précis où l’écriture devient fraternité.

C’est ainsi qu’on naît chroniqueuse : en apprenant à être atteinte. En comprenant que le plus grand geste

critique est peut-être de garder en soi l'inquiétude vive des œuvres, de ne jamais refermer sur elles le couvercle d'un sens définitif.

À vous, qui m'avez enseigné cette patience du regard et cette audace de dire : je dédie cette lumière partagée. Non comme une fin, mais comme le passage d'un feu qui ne s'éteint pas.

© 2025 Catherine Andrieu
publié dans les pages de la RALM
Revue d'Art et de Littérature, Musique
www.ral-m.com

RAL, M
Revue d'art et de littérature, musique